

Stanisław Fiszer

Université de Lorraine

La grande histoire au prisme de la petite histoire dans les *Mémoires* de Voltaire

La rédaction des *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire écrits par lui-même*, conçus à l'automne 1757, achevés en 1760 (Hellegouarc'h, 2000, p. 151-157), est à peu près contemporaine de celle de *Candide ou l'Optimisme*, conte philosophique paru en janvier 1759. De ce fait, ils occupent une place centrale dans l'œuvre de l'écrivain. Ils retracent en quelques dizaines de pages vingt-cinq années de la vie de celui qui, installé depuis 1755 à Genève, avait côtoyé sa vie durant les principaux acteurs du siècle des Lumières, dont les monarques éclairés¹. Par certains aspects, les *Mémoires* comptent parmi les écrits dits « vengeurs » de Voltaire. Ils sont consécutifs à son séjour à Berlin en 1750-1753, conclu par son « arrestation » à Francfort². Ceci dit, la relation autobiographique des injustices dont il se croit victime et des faits particuliers nous intéresse ici dans la mesure où ces derniers traduisent une vision de l'histoire. Nous la rapprocherons, à la fin de l'article, de celle qui sous-tend l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, paru pour la première fois en 1756³.

■ Stanisław Fiszer – maître de conférences HDR, responsable de la section de Polonais et de Tchéque à l'université de Lorraine. Adresse de correspondance : Campus Lettres et sciences humaines, 23, boulevard Albert 1^{er}, 54000 Nancy, France ; e-mail : stanislaw.fiszer@univ-lorraine.fr

ORCID iD : <https://orcid.org/0000-0002-4482-8040>

1. Voltaire dit à ce propos : « Ma destinée était de courir de roi en roi, quoique j'aimasse ma liberté avec idolâtrie » (1993, p. 73).

2. Après une mésentente avec Voltaire, Frédéric autorisa celui-ci à quitter Berlin le 26 mars 1753. Sur le chemin du retour, il fut retenu à Francfort par Freytag, résident du roi de Prusse, qui exigea au nom de son maître la restitution d'un volume de poésie composé par le roi. L'épisode est narré en détail dans les *Mémoires*.

3. À partir de 1769, l'*Essai sur les mœurs* contient le « Discours préliminaire » puis l'« Introduction », qui sont à l'origine un ouvrage paru en 1765 sous le titre éloquent : *La philosophie de l'histoire*. Voltaire publia cet ouvrage, comme beaucoup d'autres, sous un pseudonyme, d'où son titre intégral : *La Philosophie de l'histoire, par feu l'abbé Bazin*. Sur l'usage des pseudonymes par Voltaire, voir Fiszer (2001b, p. 121-127).

Le rapprochement est d'autant plus justifié que, dès le début des *Mémoires* et tout comme dans l'« Avant-Propos » de l'*Essai sur les mœurs*, Voltaire remet en cause le providentialisme de Bossuet, auteur du *Discours sur l'Histoire universelle* (1681). Dans les deux ouvrages, il le fait en termes quasi identiques, à cette différence près que, dans les *Mémoires*, il met la critique du déterminisme divin dans la bouche de Madame du Châtelet, son ancienne muse et maîtresse : elle « était indignée que presque tout l'ouvrage de Bossuet, roulât sur une nation aussi méprisable que celle des Juifs » (Voltaire, 1993, p. 13)⁴ que Dieu aurait châtiés pour leur déicide.

D'un autre côté, on sait que pour le Voltaire de l'*Essai* et des écrits historiques antérieurs⁵, il ne s'est jamais rien fait d'important dans le monde que par le génie et la fermeté des grands hommes qui luttent contre les préjugés d'une masse inerte. Or, on observe le contraire dans les *Mémoires* : ils se composent d'une suite d'anecdotes dans lesquelles les grands, ou supposés tels, sont systématiquement rapetissés et ridiculisés. Ainsi, Frédéric Guillaume, père de Frédéric II, « était un véritable vandale » (Voltaire, 1993, p. 14) et une brute : en croisant les promeneuses qui perdaient leur temps dans les rues de Berlin au lieu de vaquer à leurs occupations ménagères, il les punissait « d'un bon soufflet, ou d'un coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne » (1993, p. 18). Sous la plume de Voltaire, Frédéric II, dit le Grand, se transforme en un personnage mesquin et ingrat : « il n'accordait pas la moindre grâce à ses anciens favoris, et surtout à ceux qui avaient risqué leur vie pour lui quand il était prince royal » (1993, p. 59-60). D'ailleurs, la conviction que la reconnaissance n'existe pas, constitue l'un des fondements du style de Voltaire mémorialiste : la présence de transitions rapides et brutales ou leur effacement. Ce procédé met en évidence l'ironie de l'histoire où le bien est payé sans tarder par le mal. Voltaire se rappelle, par exemple, la tentative d'assassinat de Louis XV par Damiens⁶ et le sage conseil donné au roi par le comte d'Argenson⁷ de laisser juger ce crime de lèse-majesté par le parlement : « il en fut bien récompensé, car huit jours après il fut dépossédé et exilé » (1993, p. 119). Voltaire cite encore d'autres exemples d'ingratitude⁸ pour faire « voir les petitesesses de ceux qu'on appelle grands » (1993, p. 48).

4. Dans l'*Essai sur les mœurs*, Voltaire dit à ce propos : « Il [Bossuet] paraît avoir écrit uniquement pour insinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation juive » (1990, t. 1, p. 196).

5. Il s'agit en particulier de l'*Histoire de Charles XII* (1731), du *Siècle de Louis XIV* (1751) et de l'*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand* (1759).

6. Robert François Damiens (1715-1757), soldat puis domestique frappa, le 5 janvier 1757, Louis XV d'un coup de couteau pour l'avertir de mieux songer à ses devoirs. Il fut écartelé en Place de Grève.

7. Marc-Pierre de Voyer, comte d'Argenson (1696-1764), nommé ministre de la Guerre en 1742, fonda l'École Militaire (1751) et réorganisa l'armée. Il fut protecteur des Philosophes en tant que directeur de la Librairie et ami de Voltaire, à qui il procura des matériaux pour *Le Siècle de Louis XIV*.

8. Citons encore un autre exemple qui illustre à la fois l'ingratitude des grands et le style de Voltaire : lors de la guerre de Succession d'Autriche, le 10 avril 1741, le comte de Schwerin (1684-1757) gagna la bataille de Molwitz (Małujowice) « aussitôt que le roi de Prusse se fut enfui. Le monarque revint le lendemain, et le général vainqueur fut à peu près disgracié » (1993, p. 39).

Le siècle des Lumières ne pouvait que conforter l'auteur de l'*Essai* dans l'opinion que l'histoire est « une suite presque continue de crimes et de désastres » (1990, p. 810). En effet, de son vivant, trois grandes guerres, sans compter des conflits de moindre importance, ravagèrent l'Europe : la guerre de Succession de Pologne (1733-1738), celle de Succession d'Autriche (1740-1748), et la guerre de Sept Ans (1756-1763), la plus meurtrière, que des historiens considèrent comme la première « guerre mondiale ». Dans ses *Mémoires*, Voltaire évoque les deux dernières et les procédés littéraires qu'il met en œuvre pour les représenter peuvent au premier abord déconcerter : il adopte un style fait de dissonances burlesques mêlant constamment les grands événements et des faits d'apparence triviale. Lors du séjour du mémorialiste en Hollande, « l'empereur Charles VII mourut, au mois d'octobre 1740, d'une indigestion de champignons qui lui causa une apoplexie et ce plat de champignons changea la destinée de l'Europe » (1993, p. 33). Quelque cocasse que puisse paraître ce rapprochement audacieux, il dévoile un aspect de l'histoire que nous qualifions aujourd'hui d'« effet papillon »⁹ : on part d'un événement insignifiant pour arriver à une suite de conséquences imprévisibles et souvent catastrophiques.

Il arrive que ceux qui déclenchent la guerre agissent en contradiction avec leurs propres principes formulés avant celle-ci. C'est ce que fait Frédéric qui, avant son accession au trône, a écrit l'*Anti-Machiavel*¹⁰, l'essai politique dans lequel il prêche la nécessité de gouverner selon la raison et condamne fermement les guerres de conquête. Il n'empêche qu'il envahit peu après la Silésie : « Il parut bientôt [dit sarcastiquement Voltaire] que Frédéric II, n'était pas aussi ennemi de Machiavel que le prince royal avait paru l'être » (1993, p. 33). Ici comme ailleurs, la dissonance entre la grandeur des idéaux et la bassesse des actes est flagrante. Quant aux mobiles de son action, le monarque avoue lui-même : « L'ambition, l'intérêt, le désir de faire parler de moi, l'emportèrent ; et la guerre fut résolue » (1993, p. 36). « Jamais [commente Voltaire] homme peut-être n'a plus senti la raison, et n'a plus écouté ses passions » (1993, p. 36).

Pour ce qui est de la guerre de Sept Ans, elle a commencé par un renversement d'alliance au profit de l'Autriche, ennemi séculaire de la France qui, auparavant, était alliée de la Prusse. À en croire le mémorialiste, ce renversement, apparemment contre nature, s'est opéré grâce à la maîtresse de Louis XV : « Mme Poisson, dame Le Normand, marquise de Pompadour [dit-il en amplifiant] était réellement premier ministre d'État. Certains termes outrageants lâchés contre elle par Frédéric [...] avaient blessé le cœur de la marquise, et ne contribuèrent pas peu à cette révolution

9. La notion d'« effet papillon » a été énoncée par le météorologue Edward Lorentz lors d'une conférence qu'il a donnée en 1972 à l'American Association for the Advancement of Science : « Probability: Does the Flap of a Butterfly's Wings in Brazil set off a Tornado in Texas ? » [Prédictibilité : Le battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut-il provoquer une tornade au Texas ?]. Le grand savant des Lumières, Pierre-Simon de Laplace (1749-1827) est cependant considéré comme le précurseur de Lorentz.

10. Frédéric commença à rédiger l'*Anti-Machiavel* en 1739, peu avant son accession au trône. En 1740, il envoya le manuscrit de cet opuscule philosophique à Voltaire, alors à Bruxelles, pour qu'il le corrige et fasse imprimer.

dans les affaires » (1993, p. 98)¹¹. Il est à remarquer que l'écrivain passe sous silence les motifs d'ordre géopolitique ou économique qui ont causé les deux conflits majeurs du XVIII^e siècle. En mettant en relief les passions qui déterminent les actions des grands, il souligne en même temps le caractère irrationnel et le non-sens des guerres qu'ils provoquent.

Celles-ci constituent une succession de faits imprévisibles et le rôle de la contingence se trouve particulièrement accru lors des batailles dont l'issue amène fréquemment des revirements soudains et imprévus des belligérants. Abstraction faite du cortège d'atrocités que chaque guerre entraîne inévitablement, elles ressemblent à un jeu de hasard¹². C'est ce que, selon Voltaire, Frédéric dit non sans cynisme au marquis de Beauvau¹³ en partant à la conquête de la Silésie en 1740 : « Je vais jouer votre jeu ; si les as me viennent, nous partagerons » (1993, p. 35).

Au début de la guerre de Sept Ans, malgré quelques victoires remportées en Bohême, les Prussiens subissent une série de défaites et doivent battre en retraite. Les Hanovriens, leurs alliés, sont forcés à capituler. Attaqué de toutes parts par les Français, les Russes et les Lorrains, Frédéric dit haut et clair son envie de se suicider et écrit une sorte de testament en vers ; mais il reprend son courage et, le 5 novembre 1757, gagne la bataille de Rossbach¹⁴ en dépit d'un avantage numérique considérable de l'armée franco-impériale. Voltaire conclut donc à un heureux hasard : « [...] la fortune fit passer Frédéric, en un quart d'heure, du comble du désespoir à celui du bonheur et de la gloire » (1993, p. 108). Suite à ce retournement de situation, les Hanovriens refusent de ratifier leur capitulation et décident de poursuivre le combat¹⁵. Le temps passe, les uns et les autres remportant des victoires sans

11. En réalité, la marquise de Pompadour (1721-1764) n'était plus la maîtresse de Louis XV dès 1751. Elle conserva néanmoins un ascendant sur le souverain et, à la veille de la guerre de Sept Ans, l'encouragea à se résoudre à un renversement d'alliance au détriment de la Prusse. Cela dit, ce ne sont pas les passions, comme l'affirme Voltaire, mais des motivations rationnelles qui la poussèrent, ainsi que l'entourage du roi, à ce renversement.

12. Dans le *Précis de l'histoire moderne* (1827), Jules Michelet accuse Voltaire de « dissiper l'histoire comme la poussière au vent, en la livrant à l'aveugle hasard » (Voltaire, 1990, t. 1, p. li).

13. Marc de Beauvau Craon (1676-1754) est connu avant tout pour avoir négocié et organisé le mariage du duc François de Lorraine, futur empereur du Saint-Empire, avec l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche, conclu le 12 février 1736 au terme d'arrangements dynastiques qui amenèrent le rattachement de la Lorraine à la France.

14. Lors de la bataille de Rossbach, Frédéric II mit la chance de son côté en tirant avantage des erreurs de l'armée française commandée par Soubise. Comme à l'habitude, Voltaire ironise sur la conduite de Frédéric : « [...] comme il avait toujours parlé de se faire tuer, il voulut que son frère, le prince Henri, acquittât sa promesse à la tête de cinq bataillons prussiens qui devaient soutenir le premier effort des armées ennemies, tandis que son artillerie les foudroierait et que sa cavalerie attaquerait la leur » (1993, p. 127).

15. Voltaire dit à ce propos : « Les Hanovriens, Les Brunswickois, les Hessois, furent moins fidèles à leurs traités, et s'en trouvèrent mieux. Ils avaient stipulé avec le maréchal de Richelieu qu'ils ne serviraient plus contre nous ; [...] ils rompirent leur marché des fourches Caudines, dès qu'ils surent que nous avions été battus à Rossbach » (1993, p. 111).

pour autant gagner la guerre. Dans une lettre à Voltaire du 17 décembre 1759, le roi de Prusse l'assure que, dans trois jours, il sera à Dresde ; « et le troisième jour il est battu par le maréchal Daun¹⁶, et il perd dix-huit mille hommes » (1993, p. 131). Aussi, la guerre est-elle un théâtre où l'ironie du sort déjoue tous les calculs comme dans la fable du *Pot au lait* de La Fontaine citée par Voltaire en guise de commentaire des aléas des hostilités.

La pensée selon laquelle la fortune plutôt que la force décide de tout dans le domaine politique et militaire, révèle l'insignifiance des puissances belligérantes et des régimes qui les incarnent face aux événements qui les dépassent¹⁷. Ce qui vaut pour les opérations militaires et les batailles, s'applique également à la guerre de propagande menée en vers par la France et la Prusse. Il s'agit ici de deux satires : l'une écrite par le roi de Prusse lui-même, l'autre commandée par le comte Étienne-François de Choiseul (1719-1785), secrétaire d'État aux Affaires étrangères (1758-1761), qui voulait battre « Frédéric à coups de plume comme on espérait le battre à coups d'épée » (Voltaire, 1993, p. 129). Ce vain espoir amène l'écrivain à l'idée qui lui paraît « si ridicule, si digne de tout ce qui se passait alors » et qui lui donne satisfaction de prouver par lui-même « sur quels petits et faibles pivots roulent les destinées des royaumes » (1993, p. 130).

Non moins désabusée est sa vision du destin des croyances et des religions. En regardant Genève de ses fenêtres, Voltaire se souvient du calvaire de Michel Servet, brûlé vif « pour le bien de son âme » dans la même ville à l'instigation de Jean Calvin. L'adversaire humaniste de ce dernier, accusé d'hérésie à la fois par les protestants et les catholiques, fut condamné à mort pour avoir réfuté le dogme de la Trinité et la divinité du Christ. Deux siècles plus tard « presque tous les prêtres de ce pays-ci [ironise Voltaire] pensent [...] comme Servet » :

[...] ces messieurs, qui ont fait autrefois main basse sur le purgatoire¹⁸, se sont humanisés jusqu'à faire grâce aux âmes qui sont en enfer. Ils prétendent que leurs peines ne seront point éternelles, que Thésée ne sera pas toujours dans son fauteuil, que Sisyphe ne roulera pas toujours son rocher : ainsi de l'enfer, auquel ils ne croient plus, ils ont fait le purgatoire, auquel ils ne croyaient pas. C'est une assez jolie révolution dans l'histoire de l'esprit humain. (1993, p. 113-114)

16. Léopold Joseph von Daun (1705-1766), feld-maréchal qui commanda les armées impériales pendant la guerre de Sept Ans. Après plusieurs victoires et la prise de Dresde (1759), il fut vaincu à Torgau (1760).

17. Voir à ce propos Méricam-Bourdet (2012).

18. Les Églises chrétiennes issues de la Réforme (luthérienne et calviniste), ainsi que les évangéliques, rejettent, en effet, l'existence du purgatoire, étant donné qu'il n'est pas mentionné explicitement dans la Bible.

L'absurdité de l'histoire vient ici de ce que la « révolution de l'esprit humain » dont parle Voltaire ne s'est produite qu'à la suite d'innombrables et futiles querelles dogmatiques qui avaient entraîné le supplice de milliers de victimes du fanatisme religieux.

La mise en question du sens de l'histoire se manifeste aussi sur le plan du récit. En apparence, ce dernier suit la trame chronologique depuis le séjour de Voltaire au château de Cirey¹⁹ jusqu'à son séjour à Genève. Une trentaine de dates explicites ponctuent la narration. Pourtant, leur degré de précision, voire d'exactitude, est variable, comme si le mémorialiste voulait brouiller les repères spatio-temporels²⁰. Cette indétermination produit l'effet d'une dissolution de l'ordre historique et parfois même d'un état proche du chaos. D'autre part, le fréquent rapprochement d'événements historiques dramatiques, comme la guerre, et d'histoires comiques, fait qu'il n'y a aucune hiérarchie entre eux, d'autant que les dernières sont en général narrées plus longuement et plus en détail que les premiers. Jamais sans doute le contraste entre le poids du réel et la légèreté de l'auteur n'aura produit un effet aussi déroutant. En réalité, dans ce récit extravagant, tout se mélange dans un flot de souvenirs qui ne débouchent sur aucune vision compréhensible de l'histoire²¹.

Autre trait significatif : l'écrivain peuple sa narration de plus de cent personnages contemporains dont la plupart sont tournés en dérision. Outre les vivants, il cite également une quarantaine d'illustres ancêtres, dont des savants, écrivains, hommes politiques. Le mémorialiste commence son récit par l'invocation d'Horace, de Virgile et de Lucrèce pour le terminer par celle de Sénèque, Cicéron et à nouveau Lucrèce. Cet assemblage disparate d'environ cent quarante personnages au total, morts et vivants, grands et petits, sages et sots, dans un récit très court et très rapide, crée une dissonance entre la grandeur du passé et la médiocrité du présent. Il n'empêche que les Anciens sont également entachés de toutes sortes de vices qui, semble-t-il, mettent en doute la perfectibilité de la nature humaine²². Leur permanence, réelle ou supposée, ne peut que renforcer le sentiment de l'absurde.

19. Le 8 mai 1734, Voltaire s'installa seul au château de Cirey, qui appartenait à M. du Châtelet, pour échapper à une lettre de cachet lancée contre lui à la suite de la publication des *Lettres philosophiques*. Il s'y livra à de grands travaux d'aménagement et d'embellissement. Mme du Châtelet ne le rejoignit pour de bon qu'en juin 1735.

20. En ce qui concerne les repères spatiaux, Louis Lecomte remarque dans sa « Postface » des *Mémoires* : « [...] les lieux évoqués dans le texte balisent une géographie littéraire propre à favoriser toutes sortes de *rapprochements* que le respect des conventions politiques ou sociales aurait interdits » (Voltaire, 1993, p. 140).

21. Voir à ce propos Lojkin (2003, p. 365-375).

22. À la nouvelle de la révocation du privilège de l'*Encyclopédie*, en 1759, Voltaire justifie ainsi son installation à Genève en rapprochant son époque de l'Antiquité : « On avouera sans peine que, dans de telles circonstances, Paris ne devait pas être le séjour d'un philosophe, et qu'Aristote fut très sage de se retirer à Chalcis lorsque le fanatisme dominait dans Athènes » (1993, p. 123).

Comme nous l'avons constaté, dans ses *Mémoires*, Voltaire se moque de tout et de tous, voire de lui-même. À tel moment il apparaît comme un ami intime et conseiller des souverains, qui le récompensent ou lui confient des affaires d'État²³, à un autre moment il se voit réduit en servitude²⁴. À l'en croire, le roi de Prusse compare son hôte à une orange qu'on presse et qu'on « jette quand on a avalé le jus » (Voltaire, 1993, p. 78). Le ton désinvolte proche de l'insolence qu'affecte l'écrivain lui permet de prendre ses distances à la fois avec lui-même, les autres et l'histoire, « cette grande et horrible tragédie [...] toujours mêlée de comique » (1993, p. 133). Plus on avance dans la lecture des *Mémoires*, plus il devient évident que, pour rendre l'aspect insensé des événements, leur auteur recourt systématiquement au grotesque²⁵. Celui-ci vient de l'inadéquation fondamentale du langage aux situations qu'il décrit. De même que le monde accumule des contradictions sur le plan moral, le grotesque les accumule sur le plan esthétique en amalgamant en particulier le tragique et le comique, le sublime et le trivial, le grand et le petit. C'est ce que fait précisément Voltaire à travers son écriture faite de bizarreries et de discordances. Par un mélange constant de thèmes et de registres, il joue avec les vicissitudes de la vie humaine et les aléas de l'histoire. Il paraît regarder tout ce qui se passe autour de lui comme une farce où les hommes, tels des pantins, se débattent dans un monde chaotique et incompréhensible au nom d'idéaux qui n'ont rien d'absolu : ils ne peuvent être considérés que par rapport aux idéaux respectifs de leurs adversaires.

Certes, l'attitude de Voltaire qui semble insensible aux souffrances humaines frise par endroits le cynisme mais, en même temps, on peut considérer son ironie mordante comme une révolte contre l'irrationalité et la cruauté du réel. N'est-il pas indigné par la consternante versatilité des cours européennes, qui sacrifient vainement la vie de leurs sujets, quand il parle avec sarcasme des opérations françaises lors de la guerre de Sept Ans, leur résultat étant, « au printemps 1758, d'avoir perdu [...] cinquante mille hommes en Allemagne pour Marie-Thérèse, comme nous avons fait dans la guerre de 1741, en combattant contre elle » (1993, p. 112) ? Cynique ou révolté contre le cynisme du monde, Voltaire, qui évolue en son sein et se sent lui-même menacé d'être écrasé par le poids de l'histoire, lui oppose sa propre liberté, le principal gage de bonheur. Finalement, il s'installe aux confins du monde ravagé par des conflits : dans ses deux habitations à Genève et à Lausanne²⁶ il jouit

23. À en croire Voltaire, il a servi d'intermédiaire dans les négociations de paix entre la France et la Prusse lors de la guerre de Sept Ans. Il en parle cyniquement : « Il n'était pas bien difficile de porter Mme de Bayreuth et le roi son frère [Frédéric II] à cette négociation ; je m'en chargeai avec d'autant plus de plaisir que je voyais très bien qu'elle ne réussirait pas » (1993, p. 110).

24. Voltaire parle ainsi de son accueil à Berlin : Frédéric « me la [la main] prit pour la baiser. Je lui baisai la sienne, et je me fis son esclave » (1993, p. 76).

25. Sur l'usage du burlesque et du grotesque par Voltaire voir Fiszer (2001a).

26. Ici, il s'agit d'une maison achetée par le philosophe en 1755 près de Genève et dénommée « Les Délices », où se trouve aujourd'hui l'Institut et le Musée Voltaire, et d'une autre maison dans le canton de Vaud près de Lausanne, qu'il loua pour y passer l'hiver. Il n'acheta le château de Ferney qu'en 1759.

de « ce que les rois ne donnent point, ou plutôt ce qu'ils ôtent, le repos et la liberté » (1993, p. 93).

Au terme de notre article, il convient de voir comment la perception de l'histoire dans les *Mémoires* se situe par rapport à celle que l'on trouve dans l'*Essai sur les mœurs* et dans les principaux ouvrages historiques de Voltaire. Selon les spécialistes de ceux-ci, le philosophe conçoit en général l'évolution historique comme un progrès. Pour illustrer cette idée, citons un passage de l'*Essai sur les mœurs* :

Il est aisé de juger par ce tableau que nous avons fait de l'Europe, depuis le temps de Charlemagne jusqu'à nos jours, que cette partie du monde est incomparablement plus peuplée, plus civilisée, plus riche, plus éclairée qu'elle ne l'était alors, et que même elle est beaucoup supérieure à ce qu'était l'empire romain, si vous en exceptez l'Italie. (Voltaire, 1990, t. 2, p. 810-811)

Il en résulte que cet ordre historique linéaire, cumulatif et orienté vers le progrès est en totale contradiction avec la vision grotesque et absurde du monde que l'on trouve dans les *Mémoires*. Pour comprendre les apories de la pensée de Voltaire, il faut néanmoins regarder de plus près le contenu de son œuvre historique. Dans *Le Siècle de Louis XIV*, Voltaire distingue quatre grands « âges » dans l'histoire de l'humanité, qui se situent tous en Europe : celui de Philippe et d'Alexandre, celui de César et d'Auguste, la Renaissance italienne et enfin le règne du Roi-Soleil. « Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité » (Voltaire, 1957, p. 616). Dans l'*Essai sur les mœurs*, l'écrivain, qui ne veut négliger aucun peuple ni aucune époque, étend sa vision aux périodes de grandeur d'autres civilisations. Pourtant, toutes sont mortelles, chacune émerge et atteint son apogée à un moment donné de l'histoire pour sombrer inévitablement dans le néant. Dans le dernier chapitre de son *Essai*, l'historien remarque « qu'il s'est formé des peuples presque sauvages, tant en Europe qu'en Asie, dans les contrées autrefois les plus policées » (1990, t. 2, p. 806). Autrement dit, le progrès est loin d'être continu, l'histoire passe par des régressions et des déclin, par les hauts et les bas de l'expérience humaine soumise au gré des circonstances : « [...] en général [constate le philosophe] cette histoire est un ramas de crimes, de folies, et de malheurs, parmi lesquels nous avons quelques vertus, quelques temps heureux, comme on découvre des habitations répandues, ça et là dans des déserts sauvages » (1990, t. 2, p. 804). Cette conception d'un monde contingent et quasi cataclysmique²⁷ se rapproche donc à certains égards de celle que

27. La vision cataclysmique de l'histoire, s'il y en a une chez Voltaire, fait penser à la conception cyclique de celle-ci : elle fut, entre autres, formulée par Platon dans sa *République*, par Aristote dans sa *Politique*, et par les stoïciens. Ni Platon ni Aristote ne croyaient à la continuité de l'histoire. Ils pensaient que des cataclysmes naturels, comme des inondations, éliminaient périodiquement non seulement toutes les sociétés humaines existant à la surface de la terre, mais aussi leur souvenir, forçant les hommes

nous retrouvons dans les *Mémoires*, bien que le style qu'adopte l'écrivain dans ceux-ci soit diamétralement différent de celui des ouvrages historiques.

D'un autre côté, nous retrouvons dans les *Mémoires* l'idée selon laquelle le progrès est dû aux grands hommes qui polissent les mœurs des peuples réfractaires afin de les civiliser. Ainsi, Frédéric, tant ridiculisé par Voltaire à certains endroits de son opuscule, est célébré à d'autres endroits comme un civilisateur et un bienfaiteur des Prussiens, même s'il est parvenu à les faire passer à un état plus évolué au détriment des Autrichiens et de leur souveraine Marie-Thérèse. Ayant gagné la guerre de succession d'Autriche et conquis la Silésie, cet homme, dont « tous les défauts [...] disparurent devant la gloire du héros » (1993, p. 113), se consacra

[...] à embellir la ville de Berlin, à bâtir une des plus belles salles d'opéra qui soient en Europe, à faire venir des artistes en tout genre [...] on commençait à y connaître les douceurs de la vie que le feu roi avait très négligées [...] Lacédémone devenait Athènes. Des déserts furent défrichés, cent trois villages furent formés dans des marais desséchés. Il n'en faisait pas moins de la musique et des livres : ainsi il ne fallait pas me savoir si mauvais gré de l'appeler le Salomon du Nord. (Voltaire, 1993, p. 44-45)

C'est à cette époque (1750-1753) que Voltaire séjourne à Berlin pour participer à une vie culturelle, intellectuelle et artistique particulièrement animée à la cour de Frédéric : au moyen d'un anachronisme des plus hilarants, il résume ainsi les conversations savantes qu'avaient les invités du roi²⁸ au château de Sans-Souci dans la salle de marbre ornée d'une belle priapée : « Les repas n'étaient pas souvent moins philosophiques. Un survenant qui nous aurait écoutés, en voyant cette peinture, aurait cru entendre les sept sages de la Grèce au bordel » (1993, p. 56).

Sans nous attarder sur ce piquant anachronisme, ultime illustration du style du mémorialiste, terminons notre réflexion en nous interrogeant sur la provenance des incohérences et des antinomies de la pensée de Voltaire²⁹ aussi bien dans son œuvre historique que dans ses *Mémoires*. On pourrait y répondre en citant sa phrase célèbre : « Plus on voit le monde, et plus on le voit plein de contradictions » (1878, p. 251). Ainsi, les contradictions de sa pensée ne feraient que refléter celles de la réalité. Nous pouvons néanmoins avancer qu'elles découlent aussi de son amour

à recommencer le processus historique à partir du début. D'autre part, on peut présumer une influence de Buffon, ami de Voltaire, sur ce dernier : dans son *Histoire naturelle* (1749-1789), le naturaliste évoque les cataclysmes successifs qui jalonnent celle-ci et qui font mourir le vieux pour engendrer le nouveau. L'hypothèse de cette influence fut formulée par von Martin dans *Motive und Tendenzen in Voltaires Geschichtschreibung* (1917).

28. Parmi ceux-ci, outre Voltaire, on comptait P. L. Moreau de Maupertuis (1698-1759), président de l'Académie des sciences de Berlin, J. O. de La Mettrie (1709-1751), et J. B. Boyer d'Argens (1703-1771).

29. Un long article « Contradictions » figure dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire (1877, p. 251-267). Sur la contradiction chez Voltaire voir Dagen (2000, p. 273-281).

« idolâtre » de la liberté à l'égard des autres, de soi-même et des vérités établies. C'est cet amour qui l'empêche de se soumettre à une doctrine et de s'enfermer dans une philosophie de l'histoire quelconque. Contrairement à ce qu'on pense parfois, sa vision de celle-ci ne consiste pas dans une croyance naïve et aveugle au progrès de l'humanité. En même temps, tout en observant le monde avec lucidité, Voltaire ne s'abandonne pas sans retour au pessimisme et discerne toujours quelques clartés dans les ténèbres d'un univers chaotique et apparemment dépourvu de sens. Considérer la grande histoire au prisme de la petite histoire, fortement colorée de grotesque, lui permet de voir la réalité sous plusieurs angles et de jouer avec des mots, des registres et des idées souvent incompatibles, sans s'exposer au risque d'être accusé d'inconséquence. Après tout, c'est à travers l'antisystème que se manifeste sa libre-pensée, certes libérale, mais surtout libertaire.

RÉFÉRENCES

- Dagen, S. (2000). De la contradiction selon Voltaire. Dans M. Delon et C. Seth (dir.), *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Mervaud* (p. 273-281). Oxford : Voltaire Foundation.
- Fiszer, S. (2001a). *L'Image de la Pologne dans l'œuvre de Voltaire*. Oxford : Voltaire Foundation.
- Fiszer, S. (2001b). Voltaire et ses doubles dans les libelles antipolonais. Dans G. Conio (dir.), *Figures du double dans les littératures européennes* (p. 121-127). Lausanne : L'Âge d'Homme.
- Frédéric le Grand. (1847). *L'Antimachiavel. Œuvres*, t. 7. Berlin : Rodolphe Decker.
- Hellegouarc'h, J. (2000). Une clef de *Candide*. Cunégonde de Prusse. Dans M. Delon et C. Seth (dir.), *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Mervaud* (p. 151-157). Oxford : Voltaire Foundation.
- Lojkine, S. (2003). Voltaire historien ou l'incompréhensible comme méthode. Dans Mathet, M. Th. (dir.), *L'Incompréhensible* (p. 365-375). Paris : L'Harmattan.
- Méricam-Bourdet, M. (2012). *Voltaire et l'écriture de l'histoire. Un enjeu politique*. Oxford : Voltaire Foundation.
- Pomeau, R. (1963). *Politique de Voltaire*. Paris : Armand Colin.
- Voltaire. (1877). *Dictionnaire philosophique. Œuvres complètes de Voltaire*. T. 18. Texte établi par L. Moland. Paris : Garnier.
- Voltaire. (1957). *Œuvres historiques*. Édition présentée, établie et annotée par R. Pomeau. Paris : Gallimard.
- Voltaire. (1990). *Essai sur les mœurs*. T. 1 et 2. Introduction, bibliographie, relevé de variantes, notes et index par R. Pomeau. Paris : Bordas.
- Voltaire. (1993). *Mémoires*. Postface et notes de L. Lecomte. Paris : Seuil.

RÉSUMÉ : La rédaction des *Mémoires* de Voltaire est à peu près contemporaine de celle de *Candide ou l'Optimisme*, conte philosophique paru en 1759. De ce fait, les *Mémoires* occupent une place centrale dans l'œuvre de l'écrivain. Composés d'une suite d'anecdotes et d'événements d'apparence triviale, ils retracent sur quelques dizaines de pages vingt-cinq années de la vie de celui qui, installé depuis 1755 à Genève, avait côtoyé les principaux acteurs du siècle des Lumières. En étudiant les procédés littéraires mis en œuvre par le mémorialiste, l'auteur de l'article cherche à établir le lien entre ces derniers et la représentation de l'histoire. Ensuite, il compare cette représentation avec celle, non-linéaire, qui apparaît dans l'œuvre historique de l'écrivain. Finalement, il démontre leurs similitudes malgré la différence des moyens stylistiques employés par le Voltaire historien et le Voltaire mémorialiste qui recourt constamment au grotesque.

Mots-clés : Voltaire, siècle des Lumières, mémoires, histoire, grotesque

History seen through the prism of anecdotal history in Voltaire's *Memoirs*

ABSTRACT: Voltaire composed his *Memoirs of the Life of Monsieur de Voltaire: Written by Himself* at approximately the same time as his novel *Candide, or Optimism* published in 1759. For this reason, these *Memoirs* occupy a central place in the philosopher's work. Combining ironic comment on the important historic events and salacious gossip of the world, they trace very briefly 25 years of Voltaire's life. The author of this paper tries to analyse the relationship between the memorialist's style, strongly coloured with the grotesque, and his vision of history. Next, he juxtaposes the *Memoirs* with Voltaire's historical works. Finally, he demonstrates the close affinity between their non-linear representations of history, despite differences in their style.

Keywords: Voltaire, Age of Enlightenment, memoirs, history, grotesque